

—En effet, c'est moi-même.

—Pardieu, vous jouez de malheur ; Owey est parti depuis trois semaines, il est à la Nouvelle-Orléans !

On reçut encore plusieurs fois des nouvelles du chien explorateur, —le Stanley de la race canine,— il continuait ses pérégrinations allant du nord au sud, de l'est à l'ouest, toujours dans le wagon-poste ; bon pour les employés qui le lui rendaient bien, féroce pour les intrus, auxquels il montrait un ratelier ; couché sur les sacs de lettres et de journaux, dont il semblait respirer l'âcre senteur avec délice ; gardien des secrets de famille et d'Etat, grave, presque solennel, en chien convaincu qu'il était de remplir une mission sérieuse.

Les employés pouvaient quitter leur wagon pour aller prendre une bouchée au buffet d'une gare, sans crainte d'être volés pendant leur absence. Quand Owey était là, la place était bien gardée.

J'ai son portrait devant moi, et je regrette qu'il soit trop tard pour le publier cette semaine.

A quelle race appartient-il ? Impossible de le classer. Il tient de plusieurs types. Il n'est pas beau, mais il a une bonne tête, l'œil est doux, calme, il a l'air de penser, et certainement il doit penser plus que beaucoup d'autres animaux qui se prétendent raisonnables.

Fortement muselé, il ne fait cependant pas parade de sa force, mais ceux qui ont eu affaire à ses crocs en ont gardé de cuisants souvenirs, témoins le policeman de Connors.

La réputation d'Owey était si bien établie, que la nouvelle de sa mort produisit, le mois dernier, une profonde impression.

De quoi et comment est-il mort ? C'est ce que j'ignore

Paovre chien, sans parents connus, aucun des siens n'a pu lui fermer les yeux, et c'est sans doute dans les bras d'un employé des postes qu'il a dû rendre le dernier soupir

Owey qui n'avait d'autre amour que celui des lettres, était célibataire, et cela est bien fâcheux, car ses descendants auraient sans doute conservé pour les nôtres les traditions d'honneur et de fidélité de leur aïeul vénéré.

Owey est mort, paix à ses cendres, et puisse ce brave homme de chien recevoir dans le paradis des bêtes la récompense qui lui est dûe pour les longs et loyaux services qu'il a rendus à l'humanité !

\* \* Et Garry ? Vous souvenez-vous de Garry ? Non, vous étiez trop jeunes de son temps, mais les anciens ne l'ont pas oublié.

En 1870, pendant la première campagne du Nord Ouest, les soldats du 60<sup>e</sup> Carabinier, de l'armée impériale, trouvèrent, en entrant dans le fort Garry, un chien de mine étrange

... nez tortu, grosse lèvre,  
Portant sayon de poil de chèvre.

Le pauvre animal semblait avoir été abandonné ou peut-être n'avait-il pas voulu rester dans les rangs des rebelles, c'est ce qu'on ne saura jamais.

Les soldats l'adoptèrent et lui donnèrent le nom de Garry.

Au bout de quelques semaines, il connaissait parfaitement le service, allait avec les sous-officiers relever les sentinelles, faisait sa ronde pendant les heures de garde, accompagnait le régiment quand il sortait, bref, c'était un parfait chien de troupiers.

Signe distinctif : Garry avait l'horreur du pékin ; tout ce qui ne portait pas l'uniforme ne valait pour lui qu'un regard de mépris ou un coup de dent.

Il accompagna son régiment à Québec, mais, quand, en 1871, les soldats anglais quittèrent le Canada, pour retourner en Angleterre, il refusa de les suivre.

Garry n'avait pas le goût des voyages et, en cela, il était de beaucoup inférieur à Owey. Sans doute, aussi, craignait-il le mal de mer.

Les carabiniers étant partis, il entra dans l'artillerie et mourut en 1876 pleuré de tous les canonniers de la citadelle.

Garry était d'une force prodigieuse et ses congénères le respectaient beaucoup. C'était le colonel des chiens du district.

\* \* Comment finir une chronique sur les chiens sans citer la touchante élégie que Casimir Delagrave composa à propos de l'attaque du Louvre, le 29 juillet 1830, où un ouvrier fut tué et son chien blessé.

Il suivit le convoi de son maître, ne voulut pas quitter sa tombe et fut trouvé mort, un matin, par le gardien du cimetière.

#### LE CHIEN DU LOUVRE

Passant que ton front se découvre !  
Là, plus d'un brave est endormi :  
Des fleurs pour le martyr du Louvre,  
Un peu de pain pour un ami.

C'était le jour de la bataille,  
Il s'en alla sous la mitraille ;  
Son chien le suivit.  
Le plomb tous deux vint les atteindre,  
Est ce le maître qu'il faut plaindre ?  
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,  
L'appelle, et de sa tête blanche  
Le caressant.  
Sur le corps de son frère d'armes  
Laisse couler ses grosses larmes  
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule ;  
Le chien, respecté par la foule,  
A pris son rang,  
L'œil abattu, l'oreille basse,  
En tête du convoi qui passe,  
Comme un parent.

Au bord de la fosse, avec peine,  
Blessé de juillet, il se traîne  
Tout en boitant ;  
Et la gloire y jette son maître,  
Sans le nommer, sans le connaître ;  
Ils étaient tant !

Gardien du tertre funéraire,  
Nul plaisir ne peut le distraire  
De son ennui ;  
Et fuyant la main qui l'attire,  
Avec tristesse, il semble dire :  
" Ce n'est pas lui ! "

Quand sur ces touffes d'immortelles  
Brillent d'humides étincelles  
Au point du jour,  
Son œil se ranime, il se dresse,  
Pour que son maître e le caresse,  
A son retour.

Au vent des monts, quand la couronne  
Sur la croix du tombeau frissonne,  
Perdant l'espoir,  
Il veut que son maître l'entende ;  
Il gronde, il pleure, et lui demande  
L'adieu du soir.

Si la neige avec violence,  
De ses flocons couvre en silence  
Le lit de mort,  
Il pousse un cri lugubre et tendre,  
Et s'y couche pour le défendre  
Du vent du nord.

Avant de fermer la paupière,  
Il fait pour relever la pierre  
Un vain effort,  
Puis il se dit, comme la veille :  
Il m'appellera s'il s'éveille,  
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade ;  
Son maître est sous la fusillade  
Couvert de sang ;  
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,  
Se lève et saute après son ombre.  
En gémissant.

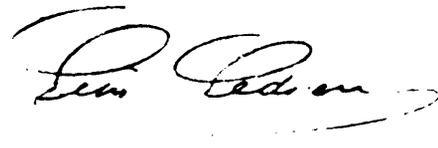
C'est là qu'il attend d'heure en heure,  
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,  
Et qu'il mourra.  
Quel fut son nom ? C'est un mystère,  
Jamais la voix qui lui fut chère  
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre !  
Là, plus d'un brave est endormi ;  
Des fleurs pour le martyr du Louvre,  
Un peu de pain pour son ami !

\* \* Londres vient aussi de perdre un chien célèbre, le chien des pompiers de la grande ville, qui assistait à tous les incendies et était médaillé pour avoir opéré plusieurs sauvetages.

Oh ! des histoires de chiens, on pourrait en citer mille et une, mais ma causerie est assez longue et je craindrais de vous ennuyer.

Constatons cependant, avant de terminer que le chien occupe tant de place dans notre vie, que quand un homme a échoué dans une élection ou entreprise, on dit tout de suite de lui que " son chien est mort."



M. J.-B. CAOUPETTE

Un volume de poésie, *Voix intimes*, a paru en 1891, sans faire beaucoup de bruit. Pourtant il est l'œuvre d'un écrivain militant, d'un homme qui mérite d'avoir sa place dans la galerie canadienne.

J'ai toujours professé la plus grande admiration pour les auteurs qui se sont fait eux-mêmes, intellectuellement parlant. Ceux qui, après de fortes études classiques, s'emparent d'une plume et alignent de jolies phrases sans difficulté, ne peuvent concevoir quel travail immense, quelle énergie, quelle constance il faut à celui qui, sans instruction secondaire, veut devenir citoyen dans la république des lettres !

J'ai déjà, dans le *Gleaneur*, de Lévis, esquissé le portrait littéraire de notre maître historien, Benjamin Sulte, le *self made man* par excellence, aujourd'hui si vous le voulez bien, lecteurs, je parlerai de J.-B. Caouette.

Il naquit à Saint-Sauveur de Québec, le 29 juillet 1854. Ses parents étaient pauvres et il fut obligé de s'instruire le soir, après sa journée de labeur. Aussi, dès l'adolescence, fut-il affligé d'une grande faiblesse de la vue, causée par l'étude opiniâtre.

Dès l'âge de vingt ans, il se mêla activement aux luttes politiques dans le district de Québec, fit du journalisme, gagna ses grades à la pointe de l'épée dans les luttes des partis qui se disputaient le pouvoir, puis finalement abandonna ces combats qui ne l'enthousiasmaient plus pour faire résonner son luth et chanter les chants de l'amour et du patriotisme.

Il est aujourd'hui employé du ministère des postes, à Québec. En 1891, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec le nomma son président général.

Ce poète, qui figure, malgré son âge,—quarante ans bientôt,—dans le bataillon des jeunes écrivains, a été diversement apprécié, tellement même que je n'ose donner mon opinion. D'ailleurs, un des sages à la barbe grise, qui siège à la Société Royale du Canada, s'est déjà prononcé en ces termes :

" Si je vous disais que M. Caouette est un grand homme et que c'est ainsi que je le considère, vous vous moqueriez de moi ; c'est pourtant sur ce pied là que l'on pose ordinairement un écrivain nouveau... à moins qu'on ne l'exécute en le lapidant. Parmi des vers bien tournés, il s'en rencontre quelques-uns de tout à fait prosaïques... mais il y a assez de bonnes pièces pour sauver les *Voix intimes* d'un oubli prématuré. Le souffle religieux et national agite noblement un grand nombre de pages, et cela suffirait pour valoir un accueil favorable à leur auteur."

La silhouette littéraire du poète est dans ces lignes qui, vous l'avez deviné par leur franche allure, sont de Benjamin Sulte.

Voilà pour le passé, espérons que dans un avenir prochain M. Caouette donnera, dans un second volume, la pleine mesure de son talent.

